

**Philippe Van Parijs**  
**Un roseau vert entre les dents**

Commémoration du 50<sup>e</sup> anniversaire du discours *I have a Dream* de Martin Luther King  
Festival Passaporta, Kaaitheater, 24/3/2013

Aujourd'hui qu'à un ciel gris succède un ciel plus gris encore,  
aujourd'hui que le brouillard s'épaissit, que les boussoles s'affolent,  
aujourd'hui, beste vrienden en vriendinnen, dear friends from Brussels and from  
elsewhere,  
aujourd'hui, je viens à vous pour accomplir une part de mon devoir, une part de notre  
devoir.

Car nous avons aujourd'hui, plus que jamais, le devoir de rêver,  
de tenir la tête hors de l'eau, de la pousser même au dessus des nuages,  
résolument, obstinément,  
sans pour autant perdre pied,  
sans pour autant oublier un seul instant que c'est pour cette terre, pour ces  
communautés où nous sommes enracinés, embourbés qu'il nous incombe de rêver.

Bien sûr, nous avons cessé de croire, si nous y avons jamais cru, à la ligne claire du  
Progrès, à l'avènement définitif d'un Grand Soir.  
Bien sûr, nous avons du constater que les instruments concoctés pour dominer la  
nature, pour booster l'économie finissaient par les ravager l'une et l'autre.  
Bien sûr, nous avons du conclure que le souci plein de bon sens d'épargner labeur et  
ressources a produit chez les uns l'angoisse débiliteuse de l'exclusion, chez d'autres  
l'obsession détraquante de la compétitivité.  
Bien sûr, nous avons du reconnaître que l'ouverture de nos frontières, tantôt généreuse,  
tantôt intéressée, érode la diversité du monde en faisant mine de la promouvoir, et  
engendre chez nous des réactions de peur et de mépris, de haine et de repli.

Face à tout cela, malgré tout cela, à cause de tout cela, notre devoir est de rêver.  
Yes, dream we must. Yes dream we can.

Nous pouvons, nous devons parvenir à rêver de localités qui accueillent des myriades  
venues d'ailleurs sans pour autant perdre leur âme ni exiger de ceux qu'elles accueillent  
de perdre la leur.

Nous pouvons, nous devons parvenir à rêver de villes multicolores où pourtant règne  
une tendresse partagée,  
des villes, des quartiers où coups de main mutuels, initiatives communes, accolades  
fraternelles soient chose quotidienne entre voisins que pourtant tout sépare, la pratique  
religieuse comme la langue maternelle, la classe sociale comme la génération ;

des villes, des quartiers où ceux que l'âge a rendus frêles puissent compter sur la sollicitude de chacun ;  
des villes, des quartiers où les enfants de chacun soient considérés comme les enfants de tous,  
des crèches, des écoles, où l'enthousiasme et l'affection puissent vaincre les frayeurs, éveiller les flammes, aider chaque élève à trouver son chemin,  
des villes, des quartiers où chaque femme soit respectée  
par ceux qui hier voulaient leur arracher leurs foulards à l'entrée des écoles, comme par ceux qui hier les traitaient de pute parce qu'on voyait leurs genoux .  
Que demain celles qui veulent cacher leurs visages et celles qui veulent montrer leurs seins marchent côte à côte, sans ostentation, sans provocation, reconnaissant que le choix de chacune ne doit pas être le choix de toutes.

Nous pouvons, nous devons parvenir à rêver de sociétés où le conflit ouvert fasse place à la coexistence, puis au compromis laborieux, enfin aux accords équitables, que chacun soit en mesure d'accepter sans rancœur.

Nous pouvons, nous devons oser rêver à des sociétés qui fassent certes au marché, à la concurrence, au capitalisme, la place que nous ne pourrions plus jamais nous permettre de leur refuser, mais qui en même temps parviennent à protéger chaque personne, chaque famille, chaque communauté, contre les fantaisies du marché mondial et la dictature de la compétitivité, en leur fournissant, de la commune à la région et de la nation à l'Europe, des socles sur lesquelles elles puissent s'appuyer, des enveloppes dans lesquelles elles puissent s'abriter.

Nous pouvons, nous devons oser rêver à des sociétés déterminées à innover, donc exposées aux turbulences et parfois aux chamboulements, et où pourtant il nous soit possible de vivre sereinement, en vouant à notre passé individuel et collectif une loyauté qui permette à la nouveauté de s'y insérer sans tout casser,

Oui, Nous pouvons, nous devons nourrir de tels rêves, et il m'arrive de les avoir, d'imaginer au delà la grisaille, au cœur de la bourrasque, cette autre rive ensoleillée dont nous nous rapprochons par à-coups...

Mais sur ce rêve se greffe parfois un cauchemar. Au lieu de glisser vers la rive de mes rêves, je suis alors ce passeur d'eau exalté dans un poème célèbre du chantre flamand des campagnes hallucinées et des villes tentaculaires, ce rameur rageur dont me hante depuis mon adolescence, la pathétique épopée.

*[C]e passeur d'eau, nous raconte le poète, les mains aux rames,  
A contre flot, depuis longtemps,  
Luttait, un roseau vert entre les dents.*

*Mais celle hélas ! qui le hélait  
Au delà des vagues, là-bas,  
Toujours plus loin, par au delà des vagues,  
Parmi les brumes reculait.*

*Les fenêtres, avec leurs yeux,  
Et le cadran des tours, sur le rivage,  
Le regardaient peiner et s'acharner,  
En un ploïement de torse en deux  
Et de muscles sauvages.*

*Une rame soudain cassa  
Que le courant chassa,  
A vagues lourdes, vers la mer.*

*Celle là-bas qui le hélait,  
Dans les brumes et dans le vent, semblait  
Tordre plus follement les bras,  
Vers celui qui n'approchait pas.*

*Le passeur d'eau, avec la rame survivante,  
Se prit à travailler si fort  
Que tout son corps craqua d'efforts  
Et que son coeur trembla de fièvre et d'épouvante.*

*D'un coup brusque, le gouvernail cassa  
Et le courant chassa  
Ce haillon morne, vers la mer.*

*Les fenêtres, sur le rivage,  
Comme des yeux grands et fiévreux  
Et les cadrans des tours, ces veuves  
Droites, de mille en mille, au bord des fleuves,*

*Fixaient, obstinément,  
Cet homme fou, en son entêtement  
A prolonger son fol voyage.*

*Celle là-bas qui le hélait,  
Dans les brumes, hurlait, hurlait,  
La tête effrayamment tendue  
Vers l'inconnu de l'étendue.*

*Le passeur d'eau, comme quelqu'un d'airain,  
Planté, dans la tempête blême,  
Avec l'unique rame, entre ses mains,  
Battait les flots, mordait les flots quand même.  
Ses vieux regards hallucinés  
Voyaient les loins illuminés  
D'où lui venait toujours la voix  
Lamentable, sous les cieux froids.*

*La rame dernière cassa  
Que le courant chassa  
Comme une paille, vers la mer.*

*Le passeur d'eau, les bras tombants,  
S'affaissa morne, sur son banc,  
Les reins rompus de vains efforts,  
Un choc heurta sa barque, à la dérive  
Il regarda, derrière lui, la rive  
Il n'avait pas quitté le bord.*

*Les fenêtres et les cadrans,  
Avec des yeux béats et grands  
Constatèrent sa ruine d'ardeur,  
Mais le tenace et vieux passeur  
Garda tout de même, pour Dieu sait quand,  
Le roseau vert, entre ses dents.*

(Emile Verhaeren, « Le passeur d'eau », *Les villages illusoires*)

Et bien souvent, en effet, au chevet d'un espoir déçu, au terme d'une lutte vaine, au lendemain d'une bataille perdue, il ne nous reste entre nos dents serrées rien d'autre que ce chétif roseau vert.

Les dents serrées de la ténacité, de l'obstination, de la persévérance,  
Le roseau vert du rêve, de l'espoir, de l'espérance.

Mais cette persévérance, mon vieux passeur, elle n'a de chance d'aboutir que si tu ne l'exerces pas seul.

Cette espérance, mon vieux passeur, elle n'a de sens que si d'autres la portent avec toi.

Car rien d'important, rien de difficile ne pourra s'accomplir durablement sans la solidarité qui permettra de retrouver les rames et de réparer le gouvernail, sans la coopération qui fera faire à chacun ce qu'il peut faire de mieux : ramer devant, ramer derrière, guider, héler, scander, chanter, au service de l'œuvre commune.

Rien d'important, rien de difficile ne pourra se faire aujourd'hui sans que se nouent des connivences, des sympathies, des synergies, entre des gens qui ne se connaissaient pas, entre des gens qui ne s'aimaient pas, entre des gens venant de tout près ou de très loin, différant les uns des autres par la saveur de leurs plats comme par la couleur de leur peau, par les sonorités de leurs langues comme par les évidences de leurs croyances.

Avec eux, grâce à eux, nous pouvons espérer gagner le combat, les innombrables combats, contre l'injustice qui indigné, contre la méfiance qui paralyse, contre la bêtise qui fourvoie.

Avec les paradeurs de la Zinnekeparade, qui célèbrent leur diversité au lieu de s'en lamenter.

Avec les pique-niqueurs de Pic Nic the Streets, déterminés à refaire de nos places et de nos rues des lieux où des êtres humains respirent, s'écoutent, s'apprivoisent.

Avec les tricoteurs de la Tricoterie, la contactenfabriek de St Gilles, soucieux d'entrelacer les laines chamarrées de notre ville.

Avec les Re-Belleurs de l'initiative Re-Bel, and those who want to rethink Belgium's future together, liberated from the pensée unique of their own community, and in sloppy English so as to show that they really want to cross the language border, to understand and be understood, not just to preach to their own achterban.

Avec le Groupe Pavia qui prône la circonscription fédérale et tous ceux qui ont le bon sens de penser que quiconque veut gouverner un pays doit avoir un projet à proposer et des comptes à rendre à l'ensemble de sa population, pas seulement à l'ethnie dont il est issu.

Avec les Marnixiens du Plan Marnix pour un Bruxelles multilingue, résolus à mobiliser la société civile bruxelloise in order to empower all those who grow up in Brussels by equipping them with at least the three languages they all need to know, zodat ze makkelijker met elkaar zullen kunnen communiceren, met hun burens, met hun streken van herkomst en met de hele wereld.

Et avec les Passeurs de portes de Passaporta, pour qui la culture ne doit pas servir à cadenasser des héritages mais à franchir des seuils, à partager des espaces, à accueillir chez soi des gens très différents de soi.

Avec tous ceux là et avec bien d'autres, il s'agit de donner corps, dans l'action, à des ensembles, des communautés bien plus vastes que nos seules petites personnes, plus durables aussi, et donc plus susceptibles de connaître ce que souvent nous ne connaissons pas : l'aboutissement de nos luttes, la victoire finale de nos causes, le fruit mûr de nos efforts.

Ces communautés sont une part de nous-mêmes, une part qui nous survivra.

Et lorsque mon tour viendra de quitter pour de bon toutes mes batailles, peut-être dans la fièvre d'une lutte sur le point d'aboutir, peut-être dans l'ardeur d'un combat à peine commencé,

lorsque mon tour viendra de partir pour de bon , je suis sûr que l'un ou l'une de mes compagnons d'aventure, de mes compagnes de route, de mes camarades de combat, l'un ou l'une d'entre vous peut-être, sera là pour ôter délicatement le roseau encore vert d'entre mes dents toujours serrées. Les dents serrées de la persévérance, le roseau vert de l'espérance.

This is the dream I have, my dear friends from Brussels and elsewhere.

This is the dream I wanted to share with you today.

This is the dream I want to keep sharing with all of you, day after day, as long as I can.